

**François Chirpaz**

## **LA FOI ET LA CONVICTION**

Dans les comportements ordinaires des hommes, il est souvent malaisé de distinguer ce qui, là, relève de la conviction et ce qui relève de la foi. L'une et l'autre de ces démarches appartiennent, en effet, au registre de la croyance, cette façon concrète que nous avons de nous insérer dans la vie et d'habiter tant notre propre vie que celle que nous avons en commun avec ceux avec qui nous faisons société. Proches par la force qui les habitent et qu'elles insufflent à chacun, elles sont, pourtant, distinctes par leurs modalités parce que différentes dans leur inspiration initiale. Une presque similitude du fait des comportements qu'elles inspirent et pourtant une différence d'ordre, indispensable à repérer.

Et c'est au repérage de cette proximité comme à celui de leurs différences que je voudrais, ici, m'attacher et, d'abord, par un examen des termes eux-mêmes. On ne peut, en effet, prendre indifféremment un terme pour un autre, comme si la conséquence était de peu. Or, la conséquence n'est pas de peu, lorsqu'il s'agit de la conduite de la vie. L'intelligence est, ici, requise car se méprendre sur les mots condamne à se fourvoyer dans la vie, comme il en va chez tous ceux qui ne savent pas ce que « amour » veut dire, confondant le simple élan sentimental avec le réel souci de l'autre, dans la

méconnaissance que cette préférence ne peut se vivre en vérité que si elle oblige à une conduite droite à l'endroit de cet autre.

### **La croyance, rapport à la vie**

L'une des difficultés majeures à la compréhension de la croyance tient à ce fait que, pour désigner cette attitude et cette démarche, nous ne disposons que d'un seul verbe, alors que nous avons deux substantifs, la croyance et la foi, au point que parlant d'un homme « croyant » on semble désigner uniquement celui qui est religieux dans ses convictions les plus intimes. Or, si « croyance » se rapporte souvent à la démarche spécifiquement religieuse, on ne peut perdre de vue que, en fait, le terme désigne, d'abord, un certain rapport à la vie, d'une manière générale.

Croire, en ce sens, est dans le prolongement de la confiance qui sous-tend le quotidien de toutes nos relations, aux autres, à la vie, au monde et à nous-mêmes. Une confiance qui rassure et affermit et permettant de considérer que l'autre homme ne veut pas nécessairement ma perte, que tout étranger n'est pas pour autant menaçant, comme, aussi bien, que les mots auxquels nous faisons recours, même pour les échanges les plus banals, ne sont pas simplement du vent, mais qu'ils ont un sens. Sans doute, les mots peuvent-ils, aussi, servir à tromper, en vue de dominer par la ruse, là où il n'est pas possible de le faire par la force brute. L'être humain ne dédaignant pas, pour mieux exercer son emprise, de faire recours au mentir, ce « maudit vice » comme l'écrit Montaigne.

Les mots peuvent, certes, servir à tromper et pourtant ils n'en constituent pas moins l'unique pont entre l'homme et l'homme, et croire que ce chemin des mots peut être emprunté est reconnaître que l'ouverture la plus spontanée sur la vie est cette confiance que nous accordons à la vie. La même confiance qui nous permet d'habiter au milieu des choses, nous assurant que le sol ne va s'ouvrir sous nos pas et le monde, à l'entour, ne pas nous agresser à tout moment. En ce

sens, vouloir repérer les domaines où la confiance s'exerce serait dresser l'inventaire aussi bien de chacun de nos gestes qui prennent en main des ustensiles que de chacune de nos relations.

L'homme n'est, certes, pas, partout ni toujours, bien disposé à l'endroit de tous ceux avec qui il a à vivre, et la paix n'est pas règle générale du vivre ensemble. Et, si la confiance est mouvement spontané vers l'extérieur à soi il n'en est pas moins vrai qu'elle peut être bernée. Pour éviter de l'être sans cesse, il importe d'apprendre la prudence, ce sens du discernement sur quoi je vais revenir plus bas.

*La croyance, quant à elle, n'est rien d'autre que cette même confiance répétée dans le temps.* Une confiance qui dure et s'établit dans la durée, installant, du même mouvement, l'existence dans le monde ordinaire où elle a à vivre et constituant, par là même, comme le socle du lien social. Là où, en effet, les relations ne sont plus que suspicions parce que méfiance de chacun à l'endroit de tous les autres, les hommes ne peuvent plus vivre que sur le registre de la guerre de chacun contre tous, où chacun cherche à s'imposer à l'autre, quitte à faire son malheur, ou à fuir quand il se sent le plus faible.

Faire confiance et accorder sa confiance est, par contre-coup, gagner de l'assurance en soi-même. Là où on peut faire confiance aux êtres et aux choses, on peut gagner cette assurance indispensable qui permet d'oser se manifester devant les autres et s'affirmer dans la légitime prétention à donner corps à nos projets et à nos rêves. L'illustration la plus patente, on la retrouve dans la demande de l'enfant qui quémante le regard de sa mère ou de son père dans le temps où il ose un geste encore nouveau pour lui. Etre confirmé par la confiance qu'un autre nous accorde est donc se voir assuré de celle que nous pouvons nous accorder à nous-même. Désormais assez fort pour prendre place dans le monde et pour affronter la part encore inconnue de la vie.

## **La conviction, force de la croyance**

Quant à la conviction, elle n'est, elle, qu'une intensité plus grande de la croyance. Etre convaincu n'est pas seulement avoir une ou des opinions sur la vie. L'opinion, ce jugement que nous portons sur les êtres dans leur vie privée ou dans la vie commune est, certes, prise de position mais qui, à la limite, engage peu. Des opinions peuvent changer, elles peuvent se transformer, ce qui revient à dire que chaque opinion n'est que provisoire parce que pas assez ferme pour affronter les aléas de la vie et ses transformations.

Cependant, si la conviction est autre chose qu'une simple opinion, c'est qu'elle implique une adhésion à un corps d'idées, de représentations et de valeurs, assez ferme pour tenir dans les transformations des situations. Et, surtout, parce qu'elle ne requiert l'individu qu'en l'incitant à engager sa propre vie. On peut changer d'opinion sans avoir à démeriter. Par contre, qui change trop aisément de conviction n'est guère digne de confiance parce qu'il n'est plus qu'une girouette qui oscille au gré du vent.

Savoir repérer d'où vient le vent et y adapter sa conduite est ne faire preuve que de banal opportunisme. La chose n'est pas rare, on le sait, dans l'ordre des opinions politiques, mais, au regard de quiconque a le moindre sens de l'exigence morale, un tel comportement ne peut être que disqualifié ou, du moins suspect. Comment accorder le moindre crédit à celui que l'on sait avoir trahi et être encore capable de le faire ? Les Tartuffe et les Dom Juan peuvent séduire parce que ce sont de beaux parleurs, mais dès le moment où on a éventé leur conduite, il n'est plus possible de leur accorder encore de la confiance. Le soupçon à leur endroit ne peut que les disqualifier, dans leurs actes comme dans leurs paroles.

Or, la conviction, elle, dissipe la méfiance, du fait du sérieux de son engagement. Un homme de conviction est un homme qui a le sens de la responsabilité qui engage, et donc ferme dans sa croyance

comme dans ses relations. Il manifeste une force intérieure et cette force est gage de la rectitude de sa conduite.

En ce sens, on peut distinguer des niveaux différents de la croyance, selon la force qui l'habite. Une croyance faible ne relève que de l'opinion transitoire de quiconque croit, aujourd'hui, quelque chose et, demain, en croira une autre, comme tous ceux qui vagabondent, pour ainsi dire, d'un choix politique à un autre ou d'une communauté à une autre, au gré des humeurs du moment. Si la croyance faible, banale opinion passagère, ne dure qu'un temps, la croyance forte peut être dite conviction *parce qu'elle dure dans le temps et qu'elle fait de la fidélité à ses valeurs*, le gage d'un engagement sérieux.

### **L'ordre de la foi**

Lorsque l'on considère la foi, nous changeons, à nouveau, de registre, nous plaçant, désormais dans l'ordre spécifique du religieux. Sans doute, parle-t-on, parfois, de foi pour désigner le crédit que l'on accorde à celui à qui on reconnaît une autorité morale ou intellectuelle ou, à celui qui est devenu notre ami, digne d'une confiance sans réserve. Mais, le plus souvent, la foi désigne cette forme de la croyance à contenu et à orientation religieux. Elle concerne, alors, au premier chef, le crédit que nous accordons à la Parole de Dieu exprimée dans des textes considérés comme inspirés. Ecrits de main humaine, sans doute, mais d'une main guidée par une inspiration qui est plus que de l'homme qui leur a donné cette forme.

En ce sens, celui qui a écrit ce texte est un homme, certes, mais plus qu'un homme, puisque, à la lettre, inspiré ou dans l'esprit, « enthéos » comme le dit Platon en parlant du poète, messenger du dieu dans le monde des hommes. On pourrait, de la sorte, relire le début de tant de textes des prophètes d'Israël, venant vers la communauté des hommes pour parler devant elle. Non pas de leur propre autorité mais comme mandatés.

Ainsi, l'ouverture du livre d'Ésaïe

*« Ecoutez, cieux ! Terre, prête l'oreille !*

*C'est le Seigneur qui parle. »*

Ou bien, à la fin du premier chapitre du livre d'Ézéchiel, après le rappel des diverses visions :

*« Je regardai et je tombai sur mon visage ; j'entendis une voix qui me parlait.*

*Elle me dit : « Fils d'homme, tiens-toi debout car je vais te parler. »*

Ou encore, comme au début de l'*Apocalypse* de st Jean :

*« Moi, Jean, votre frère et votre compagnon dans l'épreuve, la royauté et la persévérance en Jésus, je me trouvais dans l'île de Patmos à cause de la Parole de Dieu et du témoignage de Jésus. Je fus saisi par l'Esprit au jour du Seigneur, et j'entendis derrière moi une puissante voix. »*

Ou, enfin, le commencement de chacune des sourates du Coran, prononcée *« Au nom de Dieu, celui qui fait miséricorde, le Miséricordieux. »*

Là, la foi laisse apparaître sa spécificité propre. Elle est, indéniablement, croyance et adhésion, elle a la force de la croyance et la fermeté de la conviction, mais son point d'origine n'est pas en elle-même. La croyance ordinaire, même la plus forte, vient et ne vient pas tout entière de l'individu qui la professe. Si je crois en affirmant mon adhésion, la racine de ma propre croyance n'a jamais tout à fait sa source en moi seul. On ne croit, en ce sens, que dans le cadre d'une communauté, c'est-à-dire toujours avec d'autres. Une telle croyance vient de la communauté et est étayée par cette même communauté. Mais toujours, relevant de l'homme.

Or, la foi, si elle n'est pas simple élan sentimental ni simple résultat d'un choc émotionnel, elle ne vient pas davantage seulement de l'homme. Elle passe par des hommes, ceux qui m'ont initié et m'ont permis de la comprendre. Mais elle vient toujours comme d'en

deçà, comme d'un don premier fait à l'homme. Ce que nous nommons la *grâce*. Je ne veux pas, ici, retenir les nombreuses distinctions relatives aux diverses formes de la grâce engendrées par les subtilités d'un certain nombre de controverses théologiques, en fait, éléments surajoutés après-coup. Dans son acception première et essentielle, la grâce est un don initial, don sans contre-partie et que l'on pourrait, si l'on ne craint pas le redoublement, dire simplement gracieux.

Quant au mouvement proprement dit de la foi il repose sur le crédit accordé à une réalité transcendante et réponse à l'appel lancé à l'homme. En ce sens, si la foi est ce mouvement qui habite l'être humain, lui insufflant une énergie intense, le rendant capable d'agir plus qu'il n'aurait pu l'imaginer lui-même. Et non sans ressembler à l'énergie de l'amour qui, elle aussi, rend l'être humain capable de gestes héroïques. Mais elle ne se vit pourtant que comme réponse à un appel premier. A un appel compris comme directement adressé à l'individu, lorsqu'on privilégie son surgissement dans la vie d'un homme, ainsi chez les prophètes d'Israël ou celui de l'Islam, ou chez les plus grands des mystiques. Ou, encore, à partir de l'héritage de témoins, tel que consigné dans un livre, dans l'un et l'autre des Testaments. Des hommes ont vécu dans la proximité de Jésus de Nazareth et ils ont témoigné en ces récits que sont les Evangiles.

La foi est, ainsi, mouvement de la vie, réponse à un appel et adhésion délibérée au témoignage reçu et hérité. Et elle ne parvient à se vivre dans le présent qu'à partir de cette mémoire héritée, comme dans la communauté de ceux qui ne se reconnaissent en elle qu'en y reconnaissant ce qui donne sens à leur vie. Une démarche vécue dans le présent, mais reconnaissant sa dette à l'endroit de l'héritage et de la communauté. Dans le présent, mais jamais simplement ponctuelle, parce que tributaire d'une histoire.

## Degrés de l'engagement

Croyance, convictions et foi ne relèvent donc pas de la simple connaissance. Elles impliquent, certes, un certain degré de savoir, dès lors qu'elles ne se limitent pas au seul élan sentimental qui a pu les mettre en mouvement, en leur point de départ. Mais un savoir qui, pourtant, ne relève pas des normes de ce que nous appelons la connaissance, au sens strict du terme, depuis le temps grec de l'émergence de la raison. Vouloir entendre l'un et l'autre de ces différents termes sur le même registre est se condamner à une confusion, semblable à celle que nous rencontrons, à l'époque contemporaine, chez ceux qui en appellent au « dessein intelligent » pour contrer les thèses darwiniennes relatives à l'émergence de l'homme dans l'univers. Procéder de la sorte est ne pas prendre en compte la distinction que fait Pascal entre les divers ordres et, notamment, entre celui de l'esprit et celui de la charité. L'un relève de la démarche de la connaissance qui explore le monde et l'autre celui de la foi qui imprime une orientation à la vie.

Or, s'attacher à expliciter les degrés de l'engagement requis invite à prendre en compte la distinction maintenant classique introduite par Max Weber, lorsque, dans sa conférence de 1919 sur *Le métier et la vocation d'homme politique*, il distingue « l'éthique de la conviction » et « l'éthique de la responsabilité ». L'une et l'autre ont pour point commun de se rapporter à l'action dans le domaine politique.

En un sens, comme il le souligne lui-même, ces deux éthiques sont contradictoires, dans la mesure où l'éthique de conviction est habitée par l'unique souci d'introduire, dans la sphère politique, une perspective d'un autre ordre parce qu'eschatologique. Elle ne se préoccupe guère de l'action immédiate parce qu'elle a en vue une certaine fin de l'Histoire.

Ajustement de l'action contemporaine à une visée de la fin de l'Histoire, comme il en va dans la conscience révolutionnaire qui ne se

satisfait pas de modifications partielles du fonctionnement de la vie sociale, mais a pour dessein de la transformer de fond en comble en lui assignant une autre finalité, la conviction entendue de la sorte peut être entendue à partir de l'énergie qu'elle imprime à l'action des hommes. Une énergie qui leur permet de ne pas se laisser abattre par des déconvenues ou des échecs, toujours compris, eux, comme partiels et provisoires. La conviction conservant, quant à elle, l'assurance, de parvenir, en fin de compte, à son but.

Ce que, par contre, enseigne l'éthique de la responsabilité est le souci constant de l'évaluation des possibles à un moment donné, en fonction des contraintes de la nécessité, c'est-à-dire de l'ordre des choses. Le sens de la responsabilité entendue de la sorte exige une telle évaluation, comme elle exige le sens du compromis avec des partenaires décidés à agir ensemble pour le bien commun, mais à partir de motivations différentes. Le métier d'homme politique attaché à la gestion de la violence légitime, celle exercée par l'Etat, implique, en premier lieu, le sens de la responsabilité pour prendre la juste mesure du réalisable ici et maintenant, en fonction des situations et des compromis nécessaires.

Deux démarches distinctes donc mais non pas tout à fait contradictoires. Comme Max Weber le souligne lui-même, l'une et l'autre se complètent et, ensemble, constituent l'homme authentique, celui qui peut prétendre à la « vocation politique ».

### **La foi et les convictions**

On peut alors revenir à la comparaison-confrontation de la foi et des convictions, et relever leur rapprochement comme leurs différences.

Les rapprocher est reconnaître que, dans l'une comme dans l'autre, l'homme engage sa vie en lui imprimant, tout à la fois, une orientation, une cohérence et une continuité. C'est par là, en effet,

qu'il parvient à donner sens à son temps de vie. Sans doute peut-on très bien vivre sans la moindre conviction et s'accommoder des situations et des variations des opinions. Alors, rien n'est vrai d'une manière permanente et nulle valeur ne fait autorité pour imposer un certain nombre de conduites et en disqualifier d'autres. Vérités et valeurs variables au gré du vent ou des frontières, ou des humeurs du moment. Semblable façon de conduire sa vie a, toutefois, peine à masquer sa nature réelle qui n'est que simple et banal opportunisme, incapacité à se situer, d'une manière responsable, dans la vie. Aux antipodes de l'homme de conviction, pour qui le soin de donner sens à sa propre vie est central et présent en chacun de ses actes.

Celui qui est habité par une conviction ne se rapporte donc pas seulement à des idées, puisque, à ces idées, il entend donner forme concrète dans la vie. Pour lui, agir ne peut s'en tenir à humer l'air du temps car même si la situation présente contredit, à un moment, sa prétention, cela ne le fait pas, pour autant, renoncer à ses choix. En ce sens, il n'est pas de conviction sans fidélité à ses choix et à ses valeurs, maintenue malgré les variations inévitables des situations. Qui a choisi le respect de la justice à l'endroit des plus faibles n'entend pas renoncer, même si son action ne rencontre encore qu'un écho limité.

Adhésion à des idées et à des valeurs, et fidélité maintenue malgré les aléas, mais une adhésion toujours concrète parce qu'il y va du sens de cette vie qu'il a à vivre. En quoi l'homme de conviction ne conduit pas sa vie comme un idéologue, cet homme qui ne vit que dans l'abstraction, dans le seul monde des idées où il pense pouvoir trouver la clef du devenir de l'Histoire et de la destination ultime du vivre humain. L'idéologue, celui qui cède à la seule logique de l'idée, pour reprendre la définition proposée par Hanna Arendt, ne rencontre jamais la réalité concrète de celui qu'il a en face de lui-même. Il n'a jamais affaire qu'à un monde d'exploités et d'exploiteurs, dans une logique qui répète, dans l'espace politique, une dichotomie de type

manichéen. Il ne sait rien de l'homme souffrant réel, parce qu'incapable de l'entendre dans la singularité de sa souffrance, ici et maintenant. Son monde n'est rien que théâtre d'ombres, d'hommes toujours abstraits parce que sans visage, appartenant, les uns au monde des victimes, les autres, à celui des infidèles ou des ennemis de classe.

Or, évoquer l'attitude de l'idéologue n'est en rien marginal à l'axe de notre propos car cette attitude représente la figure même de la conviction poussée à sa pointe extrême, d'une force considérable, puisque capable d'impulser une énergie peu commune à l'homme dont elle s'empare. Cependant, un tel homme enfermé en lui-même, non pas seulement fort de ses certitudes mais comme verrouillé en elles et qui, en fait, ne rencontre jamais la moindre personne concrète. Aveugle à la diversité parce que le monde auquel il pense avoir affaire ne relève que du seul contraste du noir et du blanc : du noir de l'exploiteur et du blanc de l'exploité en révolte.

Dans l'espace politique, une telle forme de la conviction est comportement d'idéologue, dans l'espace religieux, elle est comportement de fanatique. Avec, ici et là, la même souci de donner forme totalisante à ce qui fait sens pour la vie en lui imprimant une orientation unique. L'idéologue politique ne peut jamais rencontrer un homme aux choix différents du sien, ce dernier ne pouvant être qu'un ennemi à réduire au silence ou à asservir, voire à détruire. Tout comme le fanatique religieux devant un homme dont les contenus de croyance sont différents de la sienne qui ne peut être considéré que comme un infidèle, à détruire également ou à soumettre. D'une manière générale, dans une telle logique, l'infidèle ne peut avoir droit de cité et si on le maintient en vie c'est en l'exilant à l'extérieur de l'espace de la communauté.

Faire ce rappel est nécessaire si l'on veut comprendre la différence entre l'ordre de la cité des hommes, dans sa dimension politique et celui de la communauté des croyants dont le pivot est son rapport à Dieu. Ce qui est façon d'inviter à repérer la distinction

essentielle introduite par le message évangélique entre le royaume de Dieu et celui de César.

Dans l'un et l'autre de ces deux royaumes, c'est bien, sans doute, aux mêmes hommes que nous avons affaire, des hommes qui vivent que dans l'espace d'une communauté, mais l'axe et l'orientation de l'une comme de l'autre ne peuvent être les mêmes. La communauté politique a en vue l'institution et le maintien de la paix civile, la gestion d'un espace qui permet relations et échanges. La communauté religieuse a, quant à elle, en vue le maintien de son unité dans l'esprit de son lien à Dieu. L'une est dans l'Histoire et si l'autre n'est pas ailleurs que dans cette même Histoire, son axe est transhistorique : dans l'Histoire et, en même temps, dans un axe qui en dépasse le cadre.

Au prix de nombre de déchirements, les sociétés d'Occident ont appris à conjuguer ensemble la relation complexe de l'une et de l'autre. Et, par exemple, en inventant les notions de tolérance et de laïcité, gages d'une paix civile, en permettant à des hommes se réclamant de convictions différentes de vivre sur un même sol, sans se faire la guerre. Séparés, du fait de leurs convictions quant au sens ultime de la vie, mais ensemble pour gérer le vivre en commun. Un tel équilibre n'en est pas moins difficile à maintenir car ne cessent de renaître les dérives qui poussent les convictions à transgresser ces frontières et à transformer le militant d'une cause en fanatique intolérant.

### **Le discernement, vertu essentielle**

Foi et convictions sont donc des moteurs déterminants de la vie des hommes en lui imprimant l'orientation qui lui donne sens et lui insufflant l'énergie nécessaire. C'est par l'une comme par les autres que l'être humain parvient à hisser sa propre vie à la hauteur légitime à laquelle il puisse prétendre car c'est là, en fin de compte, qu'il se révèle dans sa pleine dimension : un être engagé dans la vie, ne cédant

pas à la séduction des fluctuations du moment, mais inscrivant son temps personnel dans une continuité éclairée par la référence à des valeurs.

Or, c'est là, précisément, que s'impose le plus aux hommes cette vertu du discernement déjà mise en évidence par les philosophes de la Grèce. Par ce terme de *discernement*, je désigne ce que les Grecs nommaient *phronèsis* et que le latin a traduit par le terme de *prudentia*, vertu de prudence de l'intelligence attentive au concret de la vie, à la diversité des situations et des relations. C'est ce même discernement qui permet, tout à la fois, de répondre par une parole juste à la demande de celui qui souffre et par un acte adéquat à la complexité de la situation. En cela, il est la vertu essentielle de l'éducateur, comme, sur un autre registre, celle de l'homme politique. Discernement est souci de la justesse et de la justice, pour ne pas se méprendre dans la complexité des relations ordinaires. Et, d'abord, pour ne pas se méprendre sur la justesse de ses propres élans personnels.

Du fait de l'intensité de l'énergie qui les habitent, la foi comme les convictions sont, en effet, particulièrement exposées à des dérives. La conviction politique, à l'intolérance à l'endroit de ceux dont les choix sont différents. La foi religieuse, elle, au fanatisme d'individus ou de communautés qui s'instaurent, de leur propre initiative, comme uniques propriétaires de la Révélation reçue. S'instituant, en fait, ici et là, en rôle de tribunal à même de décider du Bien et du mal : en clair, de tracer, dès maintenant, la liste des élus et celle des réprouvés. La conviction fait la force de celui qu'elle habite, mais son risque constant est de lui faire gagner une telle assurance qu'elle enferme l'homme en lui-même, le rendant sourd à tout ce qui n'est pas la conviction dont il se réclame. Une assurance qui, à aucun moment, ne doute d'elle-même ni de sa justesse. Si la conviction est donc, indéniablement, force qui donne son intensité à la vie, son risque est de basculer dans la dureté brutale, lorsqu'elle ne conserve

pas ce souci de justice, base de toute relation vraie entre l'homme et l'homme.

Ce n'est pas, ici, le lieu de conduire l'examen de ce fanatisme et de cette intolérance dans la diversité de leurs formes. Il suffit d'en retenir l'esprit qui propulse celui qui les pratique au rang de juge suprême. Or, pour reprendre l'expression évangélique, seul Dieu est en mesure de juger les reins et les cœurs. Quant à celui qui fait profession de foi à son endroit, il ne saurait, sans péril pour tous les autres, oublier qu'il n'est qu'un homme comme le sont tous ces autres. Discernement est donc acte de prudence de qui sait ne pas oublier que s'il est héritier, il ne reçoit cet héritage que pour le transmettre à son tour. Et, surtout, qu'il ne le reçoit que selon ce qu'il est en mesure de comprendre. Qui donc, de ce fait, peut s'instituer, de son propre chef, unique interprète du Message ?

### **Entre doute et assurance**

Pour se prémunir contre ce type de dérive, il ne suffit pas de conserver, en soi-même, le souci de la justice, il porta, également, de demeurer à l'écoute du doute qui ne cesse de faire retour en toute conscience attentive à la précarité de sa propre condition. Trop assurées d'elles-mêmes la foi comme les convictions veulent se laisser croire à elles-mêmes que rien ne peut les entamer, récusant le moindre doute comme simple marque de faiblesse.

Cependant, toute conscience attentive à la complexité de la vie ne peut éviter l'inquiétude, dès lors qu'elle s'interroge sur elle-même. La foi est, aussi, un pari et rien ne peut, en effet, la prémunir contre une incertitude au sujet de ce qui, pourtant, constitue ses raisons de vivre. A cette inquiétude le psalmiste n'a pu échapper qui, devant la face de son Dieu muet, souffre de son silence. Ainsi, tout le début du psaume 22. la même qui sous-tend le *Livre de Job* et qui affecte le Christ lui-même, dans la nuit de Gethsémani et jusque sur la croix. Comme st. Jean de la Croix, dans son poème *La nuit obscure*, et

tant d'autres. Dans un autre contexte, un homme aussi pieux que Marc Aurèle ne peut escamoter l'interrogation lancinante : et si les dieux n'existaient pas ?

Accepter d'être ainsi victime de la morsure du doute n'est pas renier la foi qui fait vivre, c'est comprendre que le cheminement de la vie ne peut se fier au seul élan sentimental pour l'étayer, d'autant que la foi ne peut davantage s'appuyer seulement sur des constructions intellectuelles. La raison peut bien se donner des preuves de l'existence de Dieu et, par là, se conforter elle-même. De telles preuves, en fait, peuvent convaincre l'intelligence, sans grand effet, à vrai dire, sur le cours de la vie ordinaire.

Pour autant, la démarche de la foi n'est pas, nécessairement, celle que Kierkegaard décrit dans la figure du « chevalier de la foi », cheminant seul lorsque son Dieu se tait et ne pouvant attendre l'aide de personne car nul ne pourrait le comprendre, tel Abraham contraint de gravir la montagne, mais ne pouvant solliciter l'aide de Sarah ni, à plus forte raison, celle d'Isaac. Mais, quand bien même il n'est pas voué à une telle solitude, il ne peut se masquer à lui-même que la foi est, aussi, un pari.

Laissé à lui-même, le doute n'ébranle pas seulement les certitudes les mieux établies, il ravage l'existence en son entier, jusqu'à lui faire récuser la confiance la plus élémentaire dans la vie, comme dans les mots pour la dire. Or, c'est bien là que le discernement se révèle condition indispensable au cheminement dans la vie, en souci de rectitude. Il incite à la prudence à l'endroit des certitudes verrouillées sur elles-mêmes, comme, aussi bien, à l'endroit du vertige du doute sans fin au sujet de tout. Ce que, en fin de compte, le discernement enseigne c'est *la distance intérieure maintenue jusque dans les engagements les plus forts*, ce que Mounier désignait comme le mouvement d'une pensée engagée-dégagée. Engagée sans réserve et, dans le même temps, dégagée des certitudes qui appauvrissent la vie en enfermant la pensée.

Comment, en fin de compte, le fait de croire peut-il parvenir à son juste point d'équilibre, sinon en méditant la règle énoncée par st Augustin : « *crede ut intelligas, intellige ut credas* », « crois afin de comprendre et comprends afin de croire ». Il lui faut conjuguer le mouvement double du croire qui ouvre le comprendre et du souci de s'attacher à comprendre dans ce mouvement même de sa vie. Lorsque la foi est vécue en vérité, elle en appelle à l'intelligence qui éclaire son propre cheminement et la préserve des dérives possibles. Le fait de croire ne cesse de courir le risque de s'enfermer dans des certitudes naïves et dangereuses, lorsqu'il n'est pas, dans le même temps mû par le constant souci de comprendre cela même qu'il croit et qu'il ne sait plus conjuguer le croire pour comprendre en vérité et s'attacher à comprendre pour inscrire l'acte de croire sous le signe du vrai